

COMMENT LES BEBES ACCÈDENT- ILS A LA CULTURE ?

Patrick BEN SOUSSAN
Pédopsychiatre, Praticien Hospitalier
Institut Paoli-Calmettes, Marseille

Que vous le vouliez ou non vous êtes tous des bébés, et assurément des bébés qui ont grandi. Des bébés qui ont quitté le never neverland, ce pays du grand jamais, cette île de l'éternelle enfance où Peter Pan a choisi, lui, de demeurer. Vous êtes assurément des bébés, des bébés qui ont quitté le pays d'Égypte. Et vous le savez, la Bible le dit en ses commandements, « tu ne retourneras pas au pays d'Égypte ». Cela veut dire de fait que vous avez quitté un jour ce pays des délices et de l'asservissement mais on ne retourne pas en enfance. Vous ne pouvez pas manquer de garder la nostalgie de ces temps passés, de ces temps lointains, de cet eldorado, de ce paradis où comme le dit Baudelaire, il faut aller respirer, rêver et allonger les heures par l'infini de sensations. Vous verrez combien ce mot de sensations est important. Au bout du compte il est acquis et parfois dans la douleur, que vous ne retombez plus en enfance et que de toute façon, vous avez grandi. Ce qui veut dire que nous avons oublié ou que nous oublions que nous avons tous été des bébés. Nous devenons des personnages, nous devenons des grandes personnes dirait encore Saint-Exupéry, des « hommes sérieux », des « adultes rassis ». Mais avons-nous vraiment tout oublié ? Notre mue est-elle à ce point complète et indéfectible ? Est-ce qu'il n'y aurait pas en chacun de nous un enfant, un bébé, toujours présent dans nos cœurs et dans nos pensées et dont nous nous nourrissons à jamais ? Ce bébé là, enfoui en nous, profondément enfoui, ne vieillit pas, il ne nous quitte jamais, il nous hante ou nous féconde et fait résonner les lieux et les temps de notre vie de rires ou de pleurs, à sa guise.

LE PAYS D'ENFANCE

Si l'enfance a fait son temps, a vécu, et si nous lui avons survécu, nous ne pouvons oublier que nous avons hérité d'elle en cette présence inaliénable, obscure ou lumineuse, en lien avec ce que nous avons connu, de cet enfant en nous, en chacun de nous. Voilà le préalable à toute évocation de ce monde de la transmission, de l'héritage, de la culture.

Il est en nous un enfant qui parle, à notre insu, qui souvent nous dicte ses vues et nous fait ressentir le monde à sa façon. Il est en nous une enfance que nous n'avons jamais oubliée et que nous n'oublierons jamais et qui ressurgit en son temps. Je voudrais que vous gardiez à l'esprit cet enfant, que vous le gardiez au creux de votre corps, de vos

oreilles et que vous écoutiez ce qui va suivre avec ces oreilles-là. Qu'est-ce donc qui va suivre ? Et bien un petit bout d'histoire que vous connaissez tous.

« Un meunier ne laissa pour tous biens à trois enfants qu'il avait, que son moulin, son âne et son chat. Les partages furent bientôt faits. Ni le notaire, ni le procureur n'y furent point appelés. Ils auraient eu bientôt mangé tout le pauvre patrimoine. L'aîné eut le moulin, le second eut l'âne et le plus jeune n'eut que le chat. Ce dernier ne pouvait se consoler d'avoir un si pauvre lot. Mes frères, disait-il, pourront gagner leur vie honnêtement en se mettant ensemble. Pour moi, lorsque j'aurai mangé mon chat et que je me serai fait un manchon de sa peau, il faudra que je meure de faim. »

Ainsi débute ce conte de Perrault, qui verra au détour de rocambolesques aventures, le chat botté devenir grand seigneur et le plus jeune des fils du meunier se changer en Monsieur le Marquis de Carabas, futur gendre du Roi. Dans la moralité qui concluait ce conte en prose en 1697, dès sa première version, Perrault ajoutait :

« Quelque grand que soit l'avantage.

De jouir d'un riche héritage.

Venant à nous de père en fils.

Aux jeunes gens pour l'ordinaire.

L'industrie et le savoir faire valent mieux que des biens acquis. »

Avouez qu'il fallait quelque audace sous le règne du Roi Soleil, grand apôtre de l'absolutisme de droit divin, pour mettre en cause le rang de la fratrie et les charges héritées. Le Brecht de « Mère Courage » dont vous n'ignorez guère les sympathies politiques fort peu royalistes, assurait dans les années 1950 que « la culture, qui est une superstructure, ne doit pas être considérée comme une chose, un bien, mais comme un facteur d'évolution et surtout comme un processus.

NOUS HERITONS D'UNE HISTOIRE ET D'UNE CULTURE

Nos parents nous lèguent ainsi de drôles de chats que parfois nous gardons, notre vie durant, en travers de la gorge. Ou de plus respectueuses vertus. Mais tous nous héritons dans un ténébreux fouillis d'une histoire et d'une culture. De quelques gênes aussi.

Le dernier livre du pédiatre-psychanalyste D.W. Winnicott, paru dans une traduction française en 1988 sous le titre *Conversations ordinaires* portait comme titre anglais *Home is where we start from*, quelque chose d'intraduisible en français comme « c'est de la maison dont nous partons ». C'est à partir de notre home que tout commence. Dans un article de 1971, Winnicott évoquait ce « home ». Il écrivait : « On ne peut parler d'un homme qu'en le considérant avec l'accumulation de ses expériences culturelles... en utilisant le mot « culture », je pense à la tradition dont on hérite. Je pense à quelque chose qui est le lot commun de l'humanité auquel des individus et des groupes peuvent contribuer et d'où chacun de nous pourra tirer quelque chose, *si nous avons un lieu où mettre ce que nous trouvons* ». Il parlait d'un lieu de réserve. Il parlait d'un lieu qui était à la fois trouvé et créé : ce lieu n'est pas une possession du sujet mais

pourtant ce lieu fait partie de lui. Pour Winnicott, cet espace culturel, il parlera plus tard d'un espace potentiel, est le lieu où la créativité peut s'exprimer. Cet endroit où l'on peut mettre en réserve les forces vives. Ce lieu ne peut exister que si une place lui a déjà été déterminée dans l'histoire de la famille et dans l'histoire de l'enfant. La culture ne peut se transmettre qu'à la condition qu'elle puisse trouver un espace où une rencontre est possible. La question du lieu est fondamentale dans la transmission de la culture : qu'il s'agisse d'un lieu psychique dans la tête, dans les idées, les rêveries ou qu'il s'agisse de tous les lieux de l'espace qui peuvent être habités par ces questions de la transmission. Cette notion d'un lieu réel, palpable, matériel est particulièrement importante pour tous ces passeurs de culture que nous devons tous être.

LA VIE EST UNE SUITE D'EXPERIENCES PERSONNELLES

Ce que raconte Winnicott en fait, c'est que la vie est une suite d'expériences personnelles et que nous nous inscrivons dans une continuité de vie depuis le début de notre existence. Mais que cette continuité de vie s'inscrit elle aussi dans une histoire qui nous a déjà précédés, qui nous est connue, moins connue parfois, ou parfois totalement inconnue. La culture serait ainsi une enveloppe, une peau, un contenant ; nous sommes tous construits à l'intérieur de quelque chose, comme l'utérus maternel qui abrite et dans lequel habite le fœtus qui va se développer pour grandir et quitter ce monde, se retrouvant ainsi dans le monde aérien pour vivre sa vie autonome. Cette image-là peut aussi se décliner sur le mode culturel. C'est-à-dire que l'enfant est enveloppé d'une histoire culturelle qu'il porte parfois, nous le disions, à son insu comme un costume mal taillé ou comme un habit fait sur mesure. Cet habit-là, il va devoir en faire quelque chose à sa façon. C'est-à-dire qu'on a proposé à cet enfant à un moment de sa vie une cuisine avec des éléments qui lui sont imposés mais dont il fera sa propre table. Ce que l'on tient des générations précédentes se résout avant tout dans ces traces du passé que nous conservons en nous, parfois par devers nous, parfois avec nous. En fait nous sommes tout bébés tombés dans la grande marmite culturelle. Nous sommes issus d'un bouillon de culture avec ses parfums singuliers, ses couleurs, ses goûts. Nous avons été pétris de culture, j'insiste sur tout ce vocabulaire de l'oralité, de la gastronomie. Nos bouilleurs de cru de parents ont tenté à leur façon, unique et singulière d'extraire la part des anges de leur histoire et de nous la transmettre. Tout dégoulinants de culture, nous sommes tombés au monde et ce monde était alors entièrement habillé de ce que cette histoire et cette culture nous ont tricoté. L'anthropologue américain, R. Linton avait coutume d'utiliser à ce propos une métaphore tout à fait parlante. Si les poissons, disait-il, se mettaient à penser, le dernier élément dont ils prendraient conscience serait l'eau.

Nous héritons de curieux chats et nous voilà comme des poissons dans l'eau à vivre la culture comme un double, une ombre « dont la perte ne peut être compensée » assure Tobie Nathan, un des grands maîtres de l'ethnopsychiatrie. Les psychanalystes qui travaillent dans le champs de l'ethnopsychiatrie ou de l'ethnopsychanalyse évoquent tout autant les processus de déculturation – comme si, de notre enveloppe culturelle, nous détachions des parts – ou d'acculturation – comme si d'autre enveloppes

culturelles venaient recouvrir la nôtre – qui sont autant d’éléments d’appauvrissement et d’égarement au sens où le chemin de la vie est semé, rythmé, de ces petits cailloux culturels, braises vives, qui tracent la route, l’indiquent, la balisent et l’illuminent.

DES PETITS CAILLOUX CULTURELS

En fait de cette culture, nous en savons beaucoup et pas grand-chose. Ce que l’on peut dire en tout cas c’est qu’elle se constitue au fil du temps et des générations comme les vieilles pierres qui vous entourent, les lieux qui ont une âme. Les récits au coin du feu, la grande tradition, les contes reprennent quelque chose de cette culture et de sa transmission. La culture se transmet par la parole, par le geste, parfois par le silence mais aussi par tous ces rites et ces mythes quotidiens, familiaux, parfois politiques. Nous avons tous des tas et des tas d’histoires qui nous précèdent et nous sommes tous auteurs, et nous sommes tous issus aussi d’auteurs qui ont vécu avant nous. Pour le moins, toujours des pas ont précédé nos pas et des pas continueront nos pas. En fait, nous nous inscrivons dans le long cours de ce long fleuve tranquille que nous devons avec le temps fréquenter. Mais qu’en est-il alors de la réalité de cette transmission ? Qu’en est-il de la réalité de cet héritage ? En fait, la culture pose plusieurs questions : naître à la culture, hériter d’une culture. Une des premières questions serait celle de la matérialité. On pourrait dire d’une certaine façon que la culture est un objet, et aujourd’hui nous sommes habitués à décliner nombre d’objets culturels. On pourrait dire dans le même temps que la culture fait intimement partie de nous. A moins qu’à l’inverse nous ne fassions partie tellement fort de cette culture et de cette histoire que nous ne savons plus très bien qui est qui. Mais ce que nous pouvons poser, dans ce lieu que j’évoquais tout à l’heure, ce lieu de Winnicott, ce lieu de réserve, c’est bien ce que nous avons trouvé, à condition d’avoir trouvé quelque chose. Et qu’avons-nous donc trouvé ? Eh bien, la première chose que nous avons trouvée dans notre vie, c’est un autre. Il a fallu pour exister, pour pouvoir être, pour pouvoir naître, être imaginé, être pensé, être rêvé par quelqu’un d’autre. Il a fallu d’abord que nous existions dans la tête et dans les rêves de nos parents avant de pouvoir nous retrouver au cœur de l’un d’entre eux, au sein de l’un d’entre eux, dans les bras de l’un d’entre eux.

LE FRUIT D’UNE RENCONTRE

Il a fallu que quelque chose se mette en place dans la vie psychique d’une personne, que cette personne en rencontre une autre et qu’ensemble, ils se mettent à penser et à rêver. Nous ne sommes au tout début rien qu’une petite graine de pensée, une petite graine qui parfois demande des années et des années avant que de naître, une petite graine qui fait son chemin et qui un jour rencontre une autre pensée. Et les pensées aussi se mélangent et se mélangent et dans la vie, dans la chair, la matérialité, un enfant naît. Aujourd’hui encore les petits êtres humains naissent de ces rencontres charnelles qui sont de véritables rencontres, de corps à corps, qui s’appuient sur cette

idée encore aujourd'hui nécessaire de la différence sexuelle. Un homme et une femme font l'amour pour avoir un enfant. Peut-être que cela ne va pas durer encore très longtemps et que bientôt il faudra prévoir d'autres types d'intervention et d'autres propos autour de ce thème. Mais pour l'instant on est encore à cette façon singulière de mettre au monde des enfants, il faut donc que cet homme et cette femme se rencontrent et que par-delà leur corps, leur psychisme se rencontrent. Ces rencontres-là ne sont jamais anodines, il s'agit souvent d'histoires particulières qui se rencontrent. La destinée, le destin, le hasard, la chance, mais toujours en tout cas quelque chose qui chez l'un et l'autre font écho, font résonances. Vous savez de ces résonances intimes qu'évoquaient Rilke, qui font que chez l'un et chez l'autre il y a un appel à la rencontre. Et cet enfant naît, cet enfant est bien entendu le fruit d'une histoire biologique. Mais il est aussi le fruit d'imaginaires, de pensées, de rêves, de mots et de culture. Et cet enfant vient écrire sur des trames déjà préexistantes sa mélodie propre, une petite chanson nouvelle.

UNE PERSONNE SINGULIERE

Cet enfant qui va naître de cette rencontre, de ces deux corps de ces générations, de ces sexes, cet enfant va grandir, va se développer pour aller vers l'autonomisation, la socialisation, la vie. Et bien entendu il va se développer lui aussi dans des rencontres avec l'autre. Une psychologue américaine a fait grand bruit ces dernières années parce qu'elle dénonçait cette idée judéo-chrétienne, que les parents sont tout pour leur enfant, qu'ils apportent tout à leur enfant et qu'ils sont, pour le dire rapidement, responsables de tout ce qui fera les lendemains de leur enfant. Or pour elle, ce sont dans les rencontres avec d'autres de mêmes classes d'âges, de mêmes intérêts, de mêmes échanges que les enfants se construisent. Je crois que cet apport a été éclairant, bien entendu trop partiel, mais qu'il serait grand temps de pouvoir imaginer que les frères et sœurs, les rencontres d'école ou de cour de récréation, de jardin d'enfants et de toutes les autres rencontres que les enfants font au sein de leur même génération sont particulièrement importantes dans l'avènement de leur personnalité. Cette idée que les tout-petits et les enfants sont des cires vierges, sont écrites par l'histoire parentale et très faussement constitutive de leur avenir. Les enfants se fondent dans une histoire dont ils héritent et dans une histoire, comme le dit le Faust de Goethe, qu'ils vont devoir construire : « Ce qui tu as hérité de tes parents, fais-le tien pour pouvoir l'acquérir ». C'est-à-dire qu'il y a là une nécessité, une nécessité vitale de transformation de l'héritage culturel. Ce que nous transmettons à nos enfants n'est en aucun cas ce dont nous avons hérité de nos parents. Ce dont nous avons hérité, nous l'avons cuisiné aux sauces de nos rencontres et de nos vies, et nous en avons fait – enfin essayé d'en faire – quelque chose. Parfois nous n'y arrivons pas, parfois au contraire nous le transcendons et ce que nous laissons comme avenir à ces enfants, c'est bien ce qu'ils pourront créer de cette histoire. Il y a là une singularité de la personne qui est indicible, plus forte que tout, une capacité de transformation de l'humain qui est particulièrement importante. Même si les rouages de

la vie se font sur un mode pluriel et minuscule, chaque histoire est singulière et majuscule, chaque mode de transmission s'inscrit sur un modèle qui en aucun cas n'a déjà été parcouru par d'autres.

LA CULTURE PASSE PAR LE LANGAGE

Vous connaissez peut-être, l'histoire de ce pharaon égyptien, Psantik Ier, qui voulait connaître la langue originelle. Il avait demandé que des bergers élèvent leurs enfants sans jamais leur parler afin de savoir quel serait le premier langage de ces enfants. Ce langage fut le phrygien, parce que les bergers étaient phrygiens et qu'ils n'avaient pas pu se taire ! Frédéric II de Prusse lui aussi avait posé cette même question, lui aussi voulait savoir quelle était la langue des langues, la mère de toutes. Persuadé que le prussien devait avoir l'aval des peuples et des dieux, il avait fait élever 23 nourrissons dans le silence le plus total par des nourrices qui devaient absolument se taire. Les nourrices furent plus obéissantes que les phrygiens de l'antiquité, et l'histoire est connue, l'ensemble des nourrissons va décéder dans les quarante premiers mois. Ça veut dire quoi tout cela ? Cela veut dire qu'il n'est pas possible de ne pas parler, ne pas porter par la parole tout ce qui se soutient par le langage mais aussi par le corps. Les bergers phrygiens racontaient combien il était difficile de ne pas parler à un enfant qui pleurait, de ne pas le tenir dans ses bras, de ne pas le bercer, de ne pas en fait lui parler d'autres langages que celui que nous connaissons tous et qui est celui du corps, celui des sens, des sensations, ces mimiques, qui passent par le corps et qui ne sont pas portées par la parole et qui sont tout à fait primordiales dans la vie de l'enfant et du tout-petit. La culture passe par le langage, elle passe tout autant par ce qui ne se dit pas, elle passe par les non-dits, elle passe par les secrets, par l'interdit, ce qui ne peut se dire et se partager, ce qui reste comme un rituel ou comme un mythe établi, une prescription, une injonction, tu ne feras pas ci, tu ne feras pas ça, tiens-toi bien assis, écoute, ne bouge pas, etc... Le monde est ainsi bâti sur de grands interdits fondamentaux. Il y a des différences qui sont établies et qui sont pertinentes, deux peut-être essentiellement à retenir : la différence entre les générations et la différence sexuelle. Les enfants connaissent très vite cette différence entre ce qui est humain et non humain.

JE EST UN AUTRE

Rimbauld le disait : « Je est un autre. » Au plus profond de nous, nous cherchons toujours cette rencontre avec l'autre peut-être tout simplement pour retrouver en nous un autre que nous ne connaissons pas vraiment, dont nous devinons les traits mais que nous cherchons tout le temps à connaître davantage. Est-ce ce bébé que j'évoquais tout à l'heure au tout début de cette intervention ou sont-ce ces autres dont nous avons hérité et dont nous recherchons à la fois la trace et l'impact dans nos vies. Ce que nous souhaitons peut-être c'est construire avec ce que nous sommes nos histoires d'avenir. Alors nous reconstruisons quand nous devenons adultes, des traces et des histoires de nos enfances, nous reconstruisons et nous faisons de ce que nous avons pu vivre de

grandes épopées, de grands romans. Le monde entier est plein de cette littérature du souvenir, de la nostalgie, de ce nous devons, adultes, retrouver de nos enfances, des traces qui enluminent nos vies d'adultes. Comme si cette petite lumière nous devions tout le temps la rallumer, afin de continuer notre chemin. Nous avons été peut-être un jour pour nos parents l'enfant merveilleux dont ils rêvaient mais le plus souvent nous avons été construits de bric et de broc et nous avons bricolé avec le réel et le quotidien. Peut-être rêvons-nous pour nos enfants de temps et d'objets merveilleux. Peut-être avons-nous dans l'idée le souhait, le désir de leur construire un monde meilleur, bien meilleur que celui que nous avons connu. Et peut-être dans le même temps nous souhaitons leur transmettre les valeurs, les souvenirs, les imageries, les mots de ce temps passé. Alors nous composons, mais dans le même temps ce bébé d'aujourd'hui, ce bébé du mythe est devenu tellement cher dans les deux sens du terme, il est devenu ce bébé extraordinaire et merveilleux dont on nous parle à longueur de jour dans toutes les revues, les émissions médiatiques. Un bébé doué, riche de mille compétences aux potentialités inouïes, un bébé qui sait tout, un nourrisson savant et un bébé qui peut tout comprendre, faire, agir avec une mémoire extraordinaire, la bosse des maths, la capacité d'intégration, d'appariement, de reconnaissance, enfin quoi, un être surnaturel.

UN BÉBÉ TOUT SEUL ÇA N'EXISTE PAS

On oublie très rapidement qu'un bébé, Winnicott le disait, ça n'existe pas : un bébé n'existe qu'en fonction des soins qui lui sont apportés, de son environnement, un bébé tout seul ça n'existe pas. Il faut un autre pour le penser disions-nous tout à l'heure, mais il faut aussi un autre pour l'aider à vivre, lui permettre de vivre. Un bébé tout seul ne se dirige pas vers la nourriture, ne s'habille pas, ne se lave pas, ne se débrouille pas dans sa vie pour pouvoir survivre. Winnicott plaçait en avant, tout comme le prologue de ce qu'il en est du développement de l'enfant, cette idée de ce qui est nécessaire pour être : il disait « heureux sont les bébés qui sont conçus en naissant ». La question de la conception aujourd'hui est une drôle de question avec tout ce qu'on connaît sur la procréation médicalement assistée, sur toutes les découvertes et les techniques. Mais dans la conception winnicottienne, il s'agissait en fait de ce que ses parents ont pu concevoir dans leurs têtes, de vie et d'imaginaire pour ce bébé à venir. C'est-à-dire que plus l'imaginaire parental, la capacité de rêverie étaient enrichis, plus cet enfant voyait sa conception enrichie. Il disait qu'en fait, l'enfant n'avait besoin que d'une chose en naissant : être aimé tel qu'il était. Cela pose résolument la question de la différence, de l'enfant porteur d'un handicap, de l'enfant « autre » par son appareil génétique, par son histoire propre, de cet enfant qui n'est pas satisfaisant au début de sa vie, de cet enfant qui arrive trop tôt, ou trop tard. En fait de tous ces aléas de la vie qui font que cette rencontre avec l'autre peut avoir lieu ou pas.

Mais on n'a pas seulement besoin de « toi », on a aussi besoin d'un toit. C'est-à-dire de toutes les conditions matérielles nécessaires au développement de la vie : une maison, des habits, de la nourriture, tous ces choses qui peuvent à certains d'entre nous paraître tout à fait anodines, factuelles, banales, quotidiennes, mais qui en fait sont

pour un nombre insensé de personnes vivant dans cette humanité une nécessité ou une absence.

ELOGE DE LA PARESSE

L'enfant a besoin de ces conditions très matérielles de développement et il a besoin aussi de ces petites graines d'imaginaires qui peuvent germer en lui et autour de lui. Pas des objets culturels. Les objets culturels aujourd'hui, on les imagine comme objets que l'on doit à l'enfant. Cet enfant naît dans un monde où le chômage pointe son nez, la maladie, l'insécurité, et maintenant les catastrophes naturelles, la malbouffe... enfin tout quoi ! Dès lors, il faut le protéger, lui apporter de plus en plus pour qu'il puisse dès ses premiers jours bénéficier d'un avenir serein. Aux Etats-Unis, les pré-university babies font un tabac. Dès qu'une femme est enceinte, elle se rend à ces consultations et va suivre tout un protocole de prise en charge. On va faire entendre au fœtus des musiques, des paroles, des histoires, on va proposer à la mère des tas de gymnastiques corporelles. Dès la naissance, l'enfant sera soumis à des apprentissages. Parce que quand même, toutes ces années de bébé, où on n'apprend rien, où on reste pipi, caca, dodo, sont une perte de temps inimaginable, n'est-ce pas ! Nous pensons que le bébé est un être merveilleux, capable de plein de choses mais dans le même temps assurément nous pensons qu'il faut le gaver. Et peut-être faudrait-il pour ce tout-petit faire l'éloge de la paresse, du temps oisif, à ne rien faire. Les neurophysiologistes ont montré de façon très efficace que le fœtus et puis le tout petit enfant passent des heures et des heures de leur vie à rêver ; et que le sommeil paradoxal, dans ces moments du rêve intense, est le seul sommeil où la plasticité cérébrale joue son rôle le plus total. C'est-à-dire que c'est pendant ce temps-là que les neurones se développent, que les connexions se font et que l'ouverture du cerveau et de l'esprit se met en route. C'est-à-dire en fait que c'est pendant le temps de rêverie, pendant qu'on ne fait rien, qu'on est ailleurs, qu'on rêve, qu'à l'intérieur de nous tout se fait. Et peut-être serait-il de bon ton de pouvoir entendre que de ces temps de jachère, l'histoire aussi se féconde. Regardez les mercredis des tout petits enfants – et de leur mère ! – regardez les ateliers qu'ils suivent régulièrement, le jardin d'éveil des sens, le jardin musical, le cours de danse, théâtre, les bébés nageurs, la bibliothèque pour bébés,... ils ont un timing aussi serré que nos hommes d'affaire les plus occupés. Parfois en fin de semaine, et puis quand on rentre à la maison on peut aussi leur dispenser tous ces bons soins. Regardez aussi l'essor extraordinaire de la littérature enfantine, tous ces trésors d'imagination, de tous ces intrépides fournisseurs du commerce qui trouvent, à chaque fois, des choses extraordinaires pour nous parents. Aujourd'hui, les logiciels informatiques se vendent à partir de 9 mois, des modèles de souris sont adaptés de façon ergonomique aux tout-petits pour leurs grosses mains pataudes. L'idée fondamentale dans notre société c'est que jouer doit d'abord favoriser les apprentissages, qu'écouter des histoires, être confronté à un livre doit permettre un apprentissage de la lecture plus fécond et plus rapide. Mais en aucun cas l'idée que jouer, c'est vivre, inventer, créer ou ne rien faire. Même si pour les enfants le jeu est assurément ce qu'il y a de plus sérieux. Ecouter des

histoires, rencontrer un livre, rencontrer un spectacle c'est aussi pouvoir être ému, ressentir, vibrer. Toutes choses qui n'ont aucune commune mesure avec l'éducation ou les apprentissages. Je serais assez tenté de dire qu'on n'apprend rien de la vie dans les livres ou au théâtre et pourtant, tout y est inscrit pour qui veut non pas en apprendre quelque chose mais en vivre quelque chose.

Le bébé n'a guère besoin de biens culturels. Il a droit à une histoire, une culture, et les parents ont, à son égard, un devoir de transmission. Dès lors, il faut qu'ils soient reconnus et accueillis dans la culture dans laquelle ils ont été élevés, qu'ils ne reproduiront pas mais transformeront à leur guise. La transmission culturelle n'appelle aucune acquisition, pédagogique, artistique, esthétique, gastronomique ou autre. Elle épelle le réel et présente le monde au bébé grandissant. Le « processus » de Brecht est ici à l'œuvre, comme l'usage sémantique par D.W. Winnicott de participes substantivés (playing, holding, experiencing,...) qui disent le mouvement, l'action, le déroulé plutôt que le produit fini.

L'exposition culturelle, s'exposer à la culture, la sienne, en devenir, et celle de l'autre, ne peut se penser hors la créativité, « inhérente au fait de vivre » concluerait Winnicott. Soyons créatifs, cultivons notre différence et laissons aux 40 voleurs la caverne au 1001 richesses et autres biens faits culturels. Les parents - Aladin d'aujourd'hui - peuvent croire en d'autres génies et avant tout, en ceux qu'ils sont.